

Critique culturelle ou choc de civilisation ?

- L'information - Société - Racisme, antisémitisme, xénophobie, homophobie -



Date de mise en ligne : mercredi 27 juillet 2016

Description :

Retour sur le traitement médiatique des films Bande de filles et Les Héritiers.

Copyright © Acrimed | Action Critique Médias - Tous droits réservés

Lorsque l'on s'interroge sur les ressorts et les expressions du racisme dans les médias, décortiquer la réception de *Bande de filles* (de Céline Sciamma, sorti le 22 octobre 2014) et *Les Héritiers* (de Marie-Castille Mention-Schaar, sorti le 3 décembre 2014) dans la presse quotidienne, hebdomadaire et spécialisée, révèle des attitudes particulièrement éloquentes.

Qu'elle ait été dithyrambique dans le cas de *Bande de filles*, ou plus mitigée pour *Les Héritiers*, la couverture médiatique de ces deux films n'en demeure pas moins entachée de clichés uniformément partagés, traversant les titres de presse malgré la diversité de leurs formats, lignes éditoriales, etc., et laissant entrevoir les dessous d'un imaginaire imprégné par le racisme et le mépris de classe. Deux tendances assez universellement répandues, du moins chez ceux qui écrivent, vis-à-vis du milieu représenté à l'écran.

NB : Cet article a été publié dans le dossier « Racisme médiatique » du numéro 19 de notre trimestriel *Médiacritique(s)*, [toujours en vente dans notre boutique](#).

Les deux films mettent en scène un groupe de jeunes adolescentes noires pour le premier et des lycéens noirs et arabes pour le second, toutes et tous scolarisés et habitant en banlieue parisienne (non nommée dans le cas de *Bande de filles*, Créteil pour *Les Héritiers*). Les deux sociétés de distribution les résument de la sorte :

- *Bande de filles* : « /Marieme vit ses 16 ans comme une succession d'interdits. La censure du quartier, la loi des garçons, l'impasse de l'école. Sa rencontre avec trois filles affranchies change tout. Elles dansent, elles se battent, elles parlent fort, elles rient de tout. Marieme devient Vic et entre dans la bande, pour vivre sa jeunesse./ » (Pyramide Films)

- *Les Héritiers* : « /D'après une histoire vraie. Lycée Léon Blum de Créteil, une prof décide de faire passer un concours national d'histoire à sa classe de seconde la plus faible. Cette rencontre va les transformer./ » (UGC Distribution)

Il ne nous appartient évidemment pas ici de juger de la qualité des films, ni même des intentions - réelles ou supposées - des réalisatrices. Il s'agit bien de considérer la critique de ces films, et d'en analyser les formes et les contenus, afin de mesurer le poids des préjugés des auteurs des articles et la façon dont ces derniers peuvent contribuer, sous couvert de critique culturelle, à reproduire, voire renforcer, des clichés essentialisants et discriminatoires.

Critique esthétique ou fantasmes racistes ?

Les adolescentes noires filmées dans *Bande de filles* ont suscité chez de nombreux journalistes des impressions « /d'inédit/ » qui, loin de faire surgir des questionnements d'ordre politique (d'où vient et pourquoi cette sensation d'« /invisible/ » ?), relèvent de la fascination. Une fascination liée aux « /potentialités esthétiques/ » que semblait offrir cette nouvelle frange de population à l'écran. Il faut dire que la réalisatrice Céline Sciamma leur avait ouvert la voie, en affirmant, [dans un entretien à Télérama](#) (15 mai 2014), que filmer des jeunes filles noires relevait pour elle d'un « /parti pris politique/ » certes, mais aussi... « /esthétique/ ». Mais loin d'analyser cette affirmation, et encore moins de la questionner, les journalistes la reprennent à leur compte - certains avec un zèle qui mérite d'être distingué [\[1\]](#) :

/Par beaucoup d'aspects, *Bande de filles* se donne comme une ode à la négritude. La caméra s'attarde longuement sur les peaux, fascinée par les teintes d'ébène et ambrée des mains, des jambes, des fesses des dermes noirs. Et le dialogue entre la nuit et le bistre des chairs fait parfois songer au sensualisme de Claire Denis filmant les populations africaines ou créoles. [...] Tout ici (langage, vêtements, coiffures, gestes, postures, danse) affirme la beauté, la particularité d'être black. [...] Le prix de *Bande de filles*, sa délicatesse, son ampleur, tient à la manière dont le film passe du constat social (les difficultés des jeunes femmes noires dans les cités) à l'exaltation d'un sublime humain : le sublime sculptural et incandescent des Noirs quand ils dansent, quand ils se révoltent, quand ils s'aiment./ (*Positif-Positif*)

Le lyrisme stylistique de Jean-Christophe Ferrari n'a d'égal que la tonalité essentialisante de son propos. La référence à la « /négritude/ », vidée de tout son contenu politique (de lutte d'émancipation mentale, sociale et économique des Noirs vis-à-vis des colonisateurs blancs), se réduit sous la plume du journaliste à une identité figée dans une couleur de peau, impliquant des particularismes comportementaux...

Si l'on décerne bien volontiers la palme à *Positif*, d'autres journalistes, bien décidés à gloser autour du corps des jeunes filles noires, n'ont pas à rougir de leurs essais [2] :

- « /Diamants noirs sur grand écran/ » titre dans *La Croix* Corinne Renou-Nativel (*La Croix*-Croix)
- « /Noir désir/ » titre dans *Le Figaro* Étienne Sorin (*Le Figaro*-Fig2)
- « /On ne peut s'empêcher d'imaginer la sensation d'inédit qu'aurait donnée la montée des marches des "filles" de Céline Sciamma : peau noire sur tapis rouge, c'est une association que Cannes (et le cinéma) ne nous sert pas souvent./ » (*Télérama*-Télér2)
- « /Silhouette féline, nattes africaines, oeil de biche, elle est d'une beauté ravageuse./ » (*Télérama*-Télér3)
- « /Bande de filles est un film physique. Corps souples, athlétiques, luisants, galbés./ » (*Télérama*-Télér2)
- « /Elles sont belles, elles sont noires, elles parlent et rient très fort./ » (*Le Monde*-LM)
- « /Trois belles blacks, [...] toujours plus fortes et belles./ » (*Libération*-Lib1)

Souvent épaissi par un ton paternaliste, le discours singularisant les jeunes filles en tant que Noires et érotisant leur corps de jeunes femmes noires inonde la presse, illustrant les propos de Régis Dubois qui, dans [un article publié sur la revue en ligne *Le Sens des images*](#) [3], dénonçait les fantasmes sexistes et racistes inhérents à ces critiques « /esthétiques/ » : « /Le problème c'est que les fantasmes révèlent souvent des vérités latentes héritées dans le cas présent d'une histoire coloniale et culturelle dont la France a du mal à s'émanciper. [...] On a l'impression que, comme les visiteurs des zoos humains du début du siècle, ces journalistes n'ont jamais vu de Noires de banlieues et s'en émerveillent béatement./ » [4]

« La » banlieue, creuset de tous les vices

Cette méconnaissance se pare de tournures et de périphrases qui les dépeignent selon les traits d'un « /autre/ », habitant « /un autre monde/ », à la fois géographique et socioculturel dans les articles. Un « /autre/ » tantôt exotique, tantôt inquiétant, mais toujours... différent [5] :

- « /L'ouverture de *Bande de filles* est la symphonie d'un **autre monde**./ » (*Libération*-Lib2)
- « /Quiconque a pris le métro à Paris dans les dernières 24 heures a forcément croisé de **ces intrigantes Miladys** du fou rire, de la tchatche et du style./ » (*Libération*-Lib2)
- « /Une joyeuse cacophonie **qui hésite entre la nichée de chiots à l'heure de la pâté et l'escadrille de mouettes (rieuses) fondant sur un banc d'anchois** [pour qualifier l'équipe de filles rentrant d'un match de football américain]./ » (*Libération*-Lib2)
- « /C'est ainsi qu'elle a regardé de plus près **ces fleurs de HLM, bravaches et peinturlurées comme des Peaux-Rouges**, sur le sentier d'une guerre insoupçonnée./ » (*L'Express*-Exp1)
- « /On ne les verra plus jamais de la même façon, **ces grappes de pétroleuses à hauts talons et grande gueule**./ » (*L'Express*-Exp1)
- « /Difficile de résister à **ces sauvageonnes autour desquelles tous s'agglutinent**./ » (*Positif*-Positif)

Bien qu'« /étranges/ », les jeunes filles représentées inspirent aux journalistes des jugements moraux « /positifs/ » (elles se battent pour s'extraire de leur milieu social). Cette adhésion morale se fait évidemment au détriment d'une « /autre/ » population (jeunes hommes noirs et arabes) affublée de tous les maux : encourager le « /bien/ » revient évidemment à le faire en réaction à un « /mal/ » qui est ici, la vie en banlieue et les hommes qui y résident. Construite comme telle dans les articles de presse, cette vision binaire est commune aux critiques des *Héritiers* et de *Bande de filles*. Certaines plumes n'hésitent pas à les ériger au rang d'images vraies, valables partout en tout temps,

au gré de présents de vérité générale au moins ambigus et de parallèles avec « /la réalité/ » souvent problématiques... En résultent des discours d'une violence notable [6] :

- « /À l'abri des grands frères, de la famille, des commères vénéneuses, elles s'offrent un shoot de liberté sous vide. [...] Si elles savent se battre, c'est qu'il faut bien cela pour prouver qu'on n'est pas une pute./ » (Le Monde-LM)
- « /Rejoindre, en silence et en solitaire, les pénates de leur cité de banlieue où règnent, crépusculaires et inquiétantes, des silhouettes masculines./ » (Libération-Lib2)
- « /La cité, et la loi des garçons, [...] prison sans barreaux./ » (Le Figaro-Fig1)
- « /Chacune sait que la bande, espace de liberté éphémère, n'est qu'une parenthèse aux rudes réalités familiales, une étape avant une grossesse précoce, un travail aliénant ou la délinquance sous la coupe d'un caïd tout-puissant./ » (La Croix-Croix)
- « /Dans la France de 2014, les pièges, les dangers, les loups-garous sont nombreux pour une jeune fille-noire-prolétaire-solitaire-sans diplôme. Le diamant dans le ciel retombe sur terre, parfois sous terre, ramené à l'état de caillasse toc par la loi sociale, toujours masculine et brutale - dealers, proxos parsèment son chemin, de la cité à la ville./ » (Les Inrocks-Inrocks)
- « /Elles rentrent chez elles de plus en plus isolées et vulnérables. Au fur et à mesure que se défait la troupe, le silence se fait. Et les grappes de mecs qui les regardent passer, assis sur les rambardes ou les escaliers, prennent soudain l'air inquiétant de prédateurs prêts à bondir./ » (Télérama-Télér2)

Terreau de toutes les oppressions, « /la/ » cité de *Bande de filles* (et celle de « /la France de 2014/ ») apparaît comme un territoire infernal, déconnecté du champ social « /normé/ » et régi par ses propres « /lois naturelles/ » : un « /eux/ »/« nous/ » somme toute bien classique, qui n'est pas sans rappeler les images véhiculées par la presse d'information générale au sujet des banlieues... En ce sens, les journalistes scellent un nouveau maillon à la chaîne des représentations stigmatisantes de la banlieue et de ses habitants en alimentant la peur vis-à-vis de ceux qu'ils identifient comme « /autres/ ».

« Loin de tout cliché »... ou pas

Quelle ironie plus éclatante que d'observer à quel point cette même presse encense le film de Céline Sciamma pour sa capacité à « /éviter les clichés/ », dans des élans remarquables de clairvoyance :

- « /La jeune cinéaste a pris le risque, nourrie par une énergie trépidante, d'aller à contre-courant d'une représentation des cités plombée par ses clichés de violence, de clivages sociaux et religieux et d'exclusion./ » (Libération-Lib)
- « /Le troisième film de la réalisatrice, en salles mercredi, va à contre-courant de la représentation de la diversité dans le cinéma français./ » (Libération-Lib3)
- « /Céline Sciamma aime tordre le cou aux clichés./ » (Le Figaro-Fig2)
- « /C'est tout l'art de Céline Sciamma de déshabiller avec délicatesse les préjugés les mieux corsetés./ » (L'Express-Exp2)
- « /Le film de Céline Sciamma s'écarte des clichés et pose un regard apaisé sur une jeunesse dont on dresse souvent le portrait quand les villes se mettent à brûler./ » (Télérama-Télér1)

À la lecture des précédentes citations, on est en droit d'interroger le sens du mot « /apaisé/ ». On appréciera en outre la sérénité qui se dégage de quelques placides comparaisons animales, utilisées pour décrire les jeunes Noirs et Arabes mis en scène, dans *Les Héritiers*, dans des situations de classe mouvementées :

- « /La classe de seconde black-blanc-beur servant de cadre au film est à mi-chemin entre la basse-cour et la jungle : on y trouve des bécasses, des pies, des coqs, des vipères, des ours, des tigres (en papier). Tous bruyants, rarement brillants./ » (Le Figaro-Fig3)
- « /Insultes et menaces, c'est le lot quotidien de professeurs impuissants à conjurer l'agressivité d'élèves ensauvagés. [...] Les barbares, qui ignoraient jusqu'au nom de l'auteur de Roméo et Juliette, incapables de se concentrer plus de 30 secondes et d'aligner trois mots sans insulte, ni vulgarité, se transforment en élèves modèles./ »

» (Le Figaro-Fig3)

La diabolisation explicite des élèves, animalisés, fait à bien des égards écho au fameux « /choc de civilisation/ », à la dichotomie « /civilisation/barbarie/ » séparant les Français en deux catégories : des « /incivilisés/ », tant sur le plan moral qu'intellectuel et culturel - la « /civilisation/ » se résumant visiblement à pouvoir nommer l'auteur de *Roméo et Juliette*... - opposés, implicitement, aux « /bons Français/ »... Si tous les critiques ne véhiculent pas autant de violence, la mise en place d'une véritable hiérarchie socioculturelle, doublée de considérations morales, fait sa place dans toutes les mises en récit journalistiques à propos des *Héritiers* [7] :

- « /Expérimentée, sympathique, avec ce qu'il faut d'autorité pour arriver à "tenir" cette classe multiethnique et multiconfessionnelle, elle se veut encourageante. [...] Là où tant d'autres enseignants auraient baissé les bras - pour ne pas parler de ceux qui auraient craqué -, Mme/Gueguen persiste./ » (Le Monde-LM2)
- « /D'un côté, une classe bariolée, insoumise, black blanc beur, un mélange explosif de toutes les religions, allant des insoucians jusqu'à un Olivier devenu Brahim, en chemin sur la voie du fondamentalisme ; de l'autre, une professeur qui y croit sait se faire respecter, passionnée de sa matière et convaincue que l'irréversible ne l'est pas./ » (Les Échos-Échos2)
- « /Désespérés, désespérants, ils ne croient en rien et surtout pas en eux-mêmes. Seule une prof d'histoire (admirable Ariane Ascaride) refuse la fatalité et décide de révéler au reste de l'école et surtout à ces supposés délinquants et chômeurs en puissance les qualités enfouies au fond d'eux à leur insu./ » (Le Figaro-Fig4)
- « /La classe ? Une seconde rassemblant des élèves de vingt-neuf origines différentes, des élèves insolents que chacun pense condamnés au chômage et à la délinquance./ » (Le Point-Point)
- « /Elle se veut encourageante : "Il y a un monde de l'autre côté du périphérique. Et vous y avez votre place". À en juger par la tête des élèves, rien n'est moins sûr./ » (Le Monde-LM2)
- « /Contre toute attente, les adolescents en panne de repères et de structures se passionnent pour l'aventure et apprennent à (mieux) vivre ensemble./ » (Les Échos/Positif-Échos/Positif)

Le retour de la « /mission civilisatrice/ » ? L'intériorisation et l'enracinement de cette hiérarchie débouchent sur un mépris de classe, flagrant, et les journalistes dominants plaquent une défiance non dissimulée sur les jeunes représentés à l'écran. Une nouvelle fois, et si le film lui-même véhicule sans aucun doute ces discours, on ne peut que regretter le manque de questionnement et de distance des journalistes à leur égard. Cimentant la fameuse « /frontière du périph/ », ils renforcent par le biais de la fiction et tout en l'excédant, les réflexes stigmatisants ayant libre cours dans la presse généraliste, et fabriquent la peur de l'autre. Tandis que Paris, un et unifié, devient un idéal auquel « /l'autour/ » devrait prétendre, « /l'élève de banlieue/ », un et unifié également, doit évidemment s'élever au rang de son supérieur hiérarchique (entendre devenir éduqué, comme on suppose que le sont les petits Parisiens).

La fiction comme prétexte à développer un discours stigmatisant ?

Et si la fiction n'avalise pas les idées préconçues, certains n'hésitent pas à lui tordre le cou pour la faire entrer dans « /leur/ » réalité. Ainsi, au *Figaro* : « /Ça commençait plutôt bien. Les Héritiers, le dernier film de Marie-Castille Mention-Schaar s'ouvre sur une scène choc, mais qui traduit la réalité ordinaire des écoles de banlieue. Au lycée Léon Blum de Créteil où de l'aveu du proviseur on essaie de "faire vivre ensemble" 29 communautés, deux jeunes filles, venues chercher les résultats du bac, se voient intimer l'ordre de retirer leurs foulards. Celles-ci refusent d'obtempérer. Elles se heurtent alors à l'autorité de l'administration, inflexible malgré les insultes et les menaces./ » (Le Figaro-Fig3) La mention d'« /insultes et menaces/ », accompagnant la description de la scène d'ouverture des *Héritiers* est tout simplement mensongère : si le dialogue entre les deux jeunes femmes en question et les responsables de l'administration du lycée monte en volume, on y chercherait en vain la moindre trace d'insulte ou de menace.

Le journaliste du *Monde*, Franck Nouchi, préfère quant à lui réécrire les dialogues : « */[l'enseignante], plutôt que de recourir aux habituelles sanctions, leur proposa de participer au concours. "Madame, y en a marre de la Shoah !", "Madame, pourquoi est-ce qu'on parle tout le temps des juifs ?" »* (Le Monde-LM2). Ces deux phrases, rapportées au discours direct, ont évidemment pour effet, sinon pour but de provoquer chez le lecteur des réactions de stupeur. Il nous faut toutefois noter qu'aucun élève n'est représenté dans la fiction en train de prononcer la première. Ce nouveau mensonge rédactionnel, directement éclos du fantasme du journaliste ou de sa malhonnêteté, en dit long sur ses préjugés.

Jean-Christophe Buisson, du *Figaro*, n'est pas en reste : « */À ces ados-cancres que la Shoah indiffère (quand ils ne doutent pas de sa réalité), elle propose de participer à un concours national d'histoire sur le thème du génocide juif.../ »* (Le Figaro-Fig4) Or, si des questions surgissent au moment de la proposition de participation au concours, à aucun moment la réalisatrice ne met en scène un ou une élève tenant des propos qui pourraient justifier l'affirmation du journaliste selon laquelle il ou elle « */doute de la réalité/ »* de la Shoah.

Autre méthode éprouvée, celle qui consiste à « */re-monter/ »* le film afin de raccorder des scènes pour créer un nouvel enchaînement et induire un discours plus adapté. Ainsi : « */Au lycée Léon Blum de Créteil où de l'aveu du proviseur, on essaie de "faire vivre ensemble" 29 communautés, deux jeunes filles, venues chercher les résultats du bac, se voient intimer l'ordre de retirer leurs foulards./ »* (Le Figaro-Fig3) Les deux journalistes semblent a priori se dédouaner de toute intrusion idéologique en soulignant qu'ils ne font que reprendre des propos du directeur. Mais ils relient ce propos à la scène d'ouverture (la discussion agitée d'une adolescente portant un foulard avec le personnel de l'établissement). Le fait d'y enchâsser cette précision (la scène d'ouverture s'étend de 0'54 à 2'43 alors que celle où le directeur tient ces propos arrive à 38'15) n'est pas anodin : les journalistes cristallisent la notion de « */problème/ »* autour de la question des « */communautés/ »*, elle-même savamment assimilée à la question du foulard à l'école... La mise en scène journalistique consiste donc ici à recentrer le récit sur des éléments fictionnels bien particuliers pour les gonfler symboliquement et les charger idéologiquement.

Notons en outre que dans la scène en question, le directeur affirme, au fil d'une discussion avec la professeur d'histoire concernant la participation de ces élèves au concours que : « */29 communautés vivent harmonieusement dans ce lycée/ »*. La tournure n'est donc pas exactement la même que celle employée par les deux journalistes, ainsi devenue : « */on essaie de "faire vivre ensemble" 29 communautés/ »*... Et soulignons au passage, au-delà de cet exemple de « */re-montage/ »*, que la quasi-totalité des journaux pointent de manière plus ou moins explicite le « */communautarisme/ »* et la multiplicité des origines comme source de « */problèmes/ »* dans ce collège de Créteil, et ce malgré les propos du directeur lui-même !

- « */Un lycée d'une zone défavorisée de Créteil où les "cailleras" jouent violemment des coudes (voire pire) et où le communautarisme impose trop souvent ses lois désolantes.../ »* (Les Échos/Positif-Échos/Positif)

- « */Dans ce lycée difficile (ou plutôt : impossible) qui compte 29 communautés (!), les profs ont majoritairement baissé les bras face à des élèves qui, eux, les lèvent moins pour demander la parole que pour se saluer entre eux, se bousculer ou se lancer des projectiles./ »* (Le Figaro-Fig4)

- « */Une seconde rassemblant des élèves de 29 origines différentes, des élèves que chacun pense condamnés au chômage et à la délinquance./ »* (Le Point-Point)

- « */Expérimentée, sympathique, avec ce qu'il faut d'autorité pour arriver à "tenir" cette classe multiethnique et multiconfessionnelle, elle se veut encourageante./ »* (Le Monde-LM2)

Ou comment, malgré les opinions des premiers concernés, dégainer les cartes « */communautarisme/ »* et « */multiethnicisme/ »*, et cristalliser les enjeux du film autour de ces concepts sans les définir : leur omniprésence médiatique et leur flou référentiel favoriseront le déploiement d'un sentiment anxigène et la floraison de tous les amalgames. Autant de procédés semblant exprimer l'idéologie de journalistes qui, sciemment ou non, déforment la fiction pour que leurs représentations puissent s'y nicher, être légitimées ou renforcées par ce que l'on identifie comme un « */témoignage/ »* inspiré d'une histoire vraie.

Au-delà des manquements déontologiques dont font preuve certains journalistes pour faire dire à la fiction ce qu'elle ne dit pas, les discours produits en réaction à ces deux films traduisent des prismes politiques imprégnés par le racisme et le mépris de classe, très largement répandus dans la presse, reflétant et entérinant des réflexes présents dans de nombreux articles d'information générale. Un film étant une construction au premier chef, il articule des représentations et des discours qu'un critique reçoit de manière politique, en les confrontant à son imaginaire, sa position sociale et son positionnement idéologique, ainsi qu'à d'autres fictions produites sur le même thème. Observer comment se rencontrent ces représentations (sont-elles discutées, interrogées, avalisées, contredites ?) revient à réaffirmer, contre le mythe d'un jugement neutre ou purement esthétique, l'épaisseur politique de la critique culturelle, moins lue que des articles d'information générale, et moins identifiée comme une écriture *a priori* politique - et la nécessité de la critiquer comme telle.

Pauline Perrenot

Annexes

Annexe 1 : « Le problème de la fiction, c'est que ce n'est pas ma réalité »

Ne surtout pas hésiter à ne plus parler du film, à inventer un autre scénario (ce qu'il aurait dû être) et à lui opposer des contre-exemples tirés du monde réel pour le dire « non-réaliste ».

Un exercice de style qu'Alexandre Devecchio et Eugénie Bastié, du *Figaro*, affectionnent particulièrement :

Comment, sur un tel sujet, ne pas regretter l'absence de doute et de remise en question quand nul ne nie aujourd'hui le désastre des banlieues françaises ? Le fait que trente ans de leçons de morale, de culture de l'excuse, d'antiracisme incantatoire et d'idéologie victimaire aient eu pour effets d'alimenter les ressentiments et les tensions, n'est pas abordé. Non plus que la tentation du Djihad qui habitent les adolescents, à qui on a répété qu'ils étaient victimes de la France « moisie ». Et l'on touche là au coeur du problème. La question centrale, celle qui surplombe [sic] l'échec de l'intégration [sic], celle qui devrait battre au coeur de ce film est tragiquement absente : comment faire aimer un pays qui ne s'aime pas ? Au début du film, [les barbares] faisaient pleurer leur prof de français. À la fin, ce sont eux qui fondent en larmes devant un survivant de la Shoah venu raconter son histoire. Un bandeau explique que cette histoire est inspirée de faits réels. On aimerait sincèrement [sic] y croire. Pourtant, lorsque le rideau tombe et que la lumière se rallume, d'autres faits réels éclatent en pleine figure du spectateur. Ceux des crimes antisémites de Créteil où se déroule l'action des Héritiers. (Fig3)

La conclusion de l'article, ramenée à l'évocation d'un fait réel, évidemment soigneusement choisi, mais énoncé de telle sorte qu'il acquière une valeur généralisante, permet autant aux journalistes de corroborer leur jugement d'un film « non réaliste » qui ne « témoignerait pas » de la réalité, que de défendre un point de vue politique sous couvert de critique cinématographique. En outre, en s'abritant derrière des marqueurs globalisants (« nul ne remet en cause... »), les deux journalistes feignent une position qui serait partagée par tous - et surtout par leurs lecteurs supposés - leur permettant de garantir et de légitimer le ton solennel et prophétique de leur discours...

Dans le même quotidien, Jean-Christophe Buisson suit, de manière plus « adoucie », la même démarche idéologique :

Post-filmm : **quoique trop beau pour être vrai**, ce film est inspiré d'une histoire vraie, celle d'Ahmed Dramé qui, après avoir longtemps fait l'andouille en classe, a fait l'acteur et le scénario des Héritiers. (Fig4)

Enfin, Franch Nouchi, du *Monde*, dont les interrogations ont le mérite d'être explicites :

Un miracle : c'est par là qu'il faut commencer tant il semble inimaginable qu'une telle expérience fût possible dans la France d'aujourd'hui, qui plus est dans cette ville cosmopolite qu'est Créteil (Val-de-Marne). Moyennant quelle mystérieuse alchimie, une enseignante, contre l'avis du proviseur, a-t-elle réussi à faire plancher ses élèves, dont plusieurs étaient musulmans, sur un pareil sujet ? [...] À quoi cela sert-il de raconter un miracle ? Pour dire qu'il a eu lieu, tout simplement ? Pour en espérer d'autres ? Ou bien plutôt pour essayer de comprendre en quoi cette histoire, qui sous d'autres cieux aurait pu paraître naturelle, banale même, devient dans la France de 2014, **incroyable, impossible, inacceptable même**, tant ce qui est montré semble au mieux angélique, au pire contraire à ce que l'on perçoit comme une vérité contemporaine ? (LM2)

Si l'auteur ne va pas jusqu'à réécrire le scénario du film de telle sorte qu'il soit en accord avec « ce qu'il perçoit comme une vérité contemporaine », les creux du discours nous le révèlent. Entre les lignes, il « aurait certainement fallu », pour plus de réalisme, et donc, pour reprendre le sens inverse de sa gradation, d'honnêteté et de décence morale, que les élèves de cette classe refusent de participer au projet collectif sur la Seconde Guerre Mondiale et nient la Shoah.

Annexe 2 : Corpus d'articles

Bande de filles

- Croix : Corinne Renou- Nativel, « Diamants noirs sur grand écran », *La Croix*, 22 octobre 2014.
- Échos1 : Annie Coppermann, « Belles, noires et rebelles, quatre ados de nos quartiers », *LesEchos.fr*, 22 octobre 2014.
- Exp1 : Sandra Benedetti, « Bande de filles : dis-moi Céline », *L'Express.fr*, 22 octobre 2014.
- Exp2 : Éric Liblot, « Bandes de filles : l'être et le néon », *L'Express.fr*, 22 octobre 2014.
- Fig1 : Étienne Sorin, « Sois jeune et ne te tais pas », *Le Figaro*, 22 octobre 2014.
- Fig2 : Étienne Sorin, « Bande de filles, noir désir », *Le Figaro*, 15 mai 2014.
- Inrocks : Serge Kaganski, « Bande de filles », *Les Inrocks.com*, 21 octobre 2014.
- Lib : Non signé, Rubrique « À l'affiche », titré « Girl, qu'est-ce qu'elle a ma girl ? », *Libération*, 21 octobre 2014.
- Lib1 : Didier Péron, « Haut les filles, haut les filles », *Libération*, 16 mai 2014.
- Lib2 : Gérard Lefort, « Sciamma et les affranchies de la cité », *Libération*, 18-19 octobre 2014.
- Lib3 : Didier Péron et Élisabeth Franck-Dumas, « "Bande de filles", une jeunesse française », *Libération.fr*, 17 octobre 2014.
- LM : Isabelle Regnier, « Amazones franches », *Le Monde*, 22 octobre 2014.
- Positif : Jean-Christophe Ferrari, « Un sublime humain », *Positif*, n°644, octobre 2014.
- Télér1 : Laurent Rigoulet, « Voir la vie en clan. Bandes magnétiques », *Télérama*, n°3380, 25 octobre 2014.
- Télér2 : Mathilde Blottière, « "Bande de filles" : un éloge de l'indiscipline par Céline Sciamma », *Télérama.fr*, 14 mai 2014
- Télér3 : Mathilde Blottière, « Bande de filles », *Télérama*, n°3380, 22 octobre 2014.

Les Héritiers

- Croix2 : Corinne Renou- Nativel, « "Les Héritiers", d'autres adolescences que la nôtre », *La Croix*, 3 décembre 2014.

- Échos/Positif : Olivier De Bruyn, « Les Héritiers, un éloge de la transmission », Les Échos.fr, 2 décembre 2014 et Positif, n°646, décembre 2014.
- Échos2 : Robert Branche, « Quand la Shoah catalyse le creuset de la diversité », Les Échos.fr, 23 décembre 2014 .
- Fig3 : Eugénie Bastié et Alexandre Devecchio, « Les Héritiers : comment faire aimer une France qui ne s'aime pas », Le Figaro.fr, 9 décembre 2014.
- Fig4 : Jean- Christophe Buisson, « Les Héritiers : entre les murs de la mémoire », Le Figaro.fr, 9 décembre 2014.
- LM2 : Franck Nouchi, « Les Héritiers : Ariane Ascaride dans la peau d'une prof », Le Monde.fr, 2 décembre 2014 .
- Point : Sihem Souid, « Les Héritiers : un antidote à Zemmour », Le Point.fr, 19 décembre 2014.

Annexe 3 : encore plus de citations

► 3a

- « Manifeste esthétique aux frontières ». (Échos1)
- « Diamants noirs sur grand écran » titre dans La Croix Corinne Renou-Nativel (Croix)
- « Noir désir » titre dans *Le Figaro* Étienne Sorin (Fig2)
- « On ne peut s'empêcher d'imaginer la sensation d'inédit qu'aurait donnée la montée des marches des "filles" de Céline Sciamma : peau noire sur tapis rouge, c'est une association que Cannes (et le cinéma) ne nous sert pas souvent. » (Télé2)
- « Silhouette féline, nattes africaines, oeil de biche, elle est d'une beauté ravageuse. » (Télé3)
- « Bande de filles est un film physique. Corps souples, athlétiques, luisants, galbés. » (Télé2)
- « Elles sont belles, elles sont noires, elles parlent et rient très fort. » (LM)
- « Trois belles blacks, [...] toujours plus fortes et belles. » (Lib1)
- « Un quatuor de comédiennes pur diamant : Karidja Touré, Assa Sylla, Lindsay Karamoh et Mariétou Touré sont aussi craquantes, marrantes, poignantes que leurs doubles de fiction. » (Inrocks)
- « La jolie Noire. » (Échos1)
- « Elle croise, en rentrant, un groupe de trois filles, aussi noires qu'elle, mais fortes en gueule, sapées sexy et visiblement contentes de vivre. » (Échos1)
- « Elles se nomment Karida Touré, Assa Sylla, Lindsay Karamoh et Marietou Touré. Elles sont plus belles les unes que les autres, elles balaient toutes les réticences sur leur passage et on leur souhaite, après cette belle expérience, de réussir, aussi, leur vie ! » (Échos1)
- « La seule scène de cul explicite du film est exemplaire, tel un magnifique retournement où c'est Vic qui prend l'initiative avec Ismael, son jeune fiancé, histoire de mater ses jolies fesses avant de larguer son pucelage. » (Lib2)
- « Quand Vic, Lady, Adiatou et Fily se lâchent toutes les quatre sur le Diamonds de Rihanna, c'est une épiphanie, un bingo qui claque, une cristallisation des désirs des personnages et du spectateur, peut-être le genre de scène dont on dit que le film a été fait juste pour ça. [...] En entrant dans leur groupe, Vic se transforme physiquement, lâche ses cheveux, s'habille plus sexe : un vrai petit canon émerge de la chrysalide gamine. C'est comme dans la scène de Valérie Bruni Tedeschi du Saint Laurent de Bonello : les vêtements, le corps, l'esprit, tout se transforme à l'unisson. » (Inrocks)

► 3b

- « L'ouverture de *Bande de filles* est la symphonie d'un autre monde. » (Lib2)
- « Quiconque a pris le métro à Paris dans les dernières 24 heures a forcément croisé de ces intrigantes Miladys du fou rire, de la tchatche et du style. » (Lib2)
- « Une joyeuse cacophonie qui hésite entre la nichée de chiots à l'heure de la pâtée et l'escadrille de mouettes (rieuses) fondant sur un banc d'anchois [pour qualifier l'équipe de filles rentrant d'un match de football américain]. » (Lib2)
- « C'est ainsi qu'elle a regardé de plus près ces fleurs de HLM, bravaches et peinturlurées comme des

Peaux-Rouges, sur le sentier d'une guerre insoupçonnée. » (Exp1)

- « On ne les verra plus jamais de la même façon, ces grappes de pétroleuses à hauts talons et grande gueule. » (Exp1)

- « Difficile de résister à ces sauvageonnes autour desquelles tous s'agglutinent. » (Positif)

► 3c

- « À l'abri des grands frères, de la famille, des commères vénéreuses, elles s'offrent un shoot de liberté sous vide. [...] Si elles savent se battre, c'est qu'il faut bien cela pour prouver qu'on n'est pas une pute. » (LM)

- « Moins seule avec ses trois copines qui n'ont pas froid aux yeux et qui regardent les types qui tiennent les bancs en bas des barres d'immeubles comme des puceaux qu'il ne faut juste même pas calculer. Ou écraser d'une vanne quand ils pensent tenir la clé du territoire. » (Lib1)

- « Rejoindre, en silence et en solitaire, les pénates de leur cité de banlieue où règnent, crépusculaires et inquiétantes, des silhouettes masculines. » (Lib2)

- « La cité, et la loi des garçons, [...] prison sans barreaux. » (Fig1)

- « Marieme a 16 ans et peu d'espoirs d'échapper à un destin morose dans son quartier. Les mâles font la loi, à commencer par son grand frère, machiste, brutal. » (Fig2)

- « La loi du quartier où, en permanence sous le regard des garçons, elle ne peut avoir de flirts sous peine de se forger une "réputation" ; la toute-puissance du grand frère qui surveille ses faits et gestes et distribue des raclées. [...] Chacune sait que la bande, espace de liberté éphémère, n'est qu'une parenthèse aux rudes réalités familiales, une étape avant une grossesse précoce, un travail aliénant ou la délinquance sous la coupe d'un caïd tout-puissant. » (Croix)

- « Être jeune, fille, noire, dans une cité, c'est subir la loi des grands frères, des garçons, de la religion, de la société française dominante, tout en endossant par devoir le rôle de mère d'appoint pour les petites soeurs. Nul étonnement à ce que Vic soit séduite par Lady et ses copines : sexy, affranchies, libres de leurs paroles et de leurs actes (du moins en apparence), elles représentent la liberté, l'émancipation. » (Inrocks)

- « Dans la France de 2014, les pièges, les dangers, les loups-garous sont nombreux pour une jeune fille-noire-prolétaire-solitaire-sans diplôme. Le diamant dans le ciel retombe sur terre, parfois sous terre, ramené à l'état de caillasse toc par la loi sociale, toujours masculine et brutale - dealers, proxos parsèment son chemin, de la cité à la ville. » (Inrocks)

- « Coïncée entre sa famille et ses désirs, ses rêves et la lumière des néons. » (Exp2)

- « Elles rentrent chez elles de plus en plus isolées et vulnérables. Au fur et à mesure que se défait la troupe, le silence se fait. Et les grappes de mecs qui les regardent passer, assis sur les rambardes ou les escaliers, prennent soudain l'air inquiétant de prédateurs prêts à bondir. » (Télér2)

- « La guerre des sexes, le poids des communautés, les conflits de territoires : autant d'entraves dont devra s'affranchir Marieme. » (Télér3)

- « Comment tourner dans des paysages aussi marqués sans qu'ils vampirisent le regard ? » (Télér3)

► 3d

- « Expérimentée, sympathique, avec ce qu'il faut d'autorité pour arriver à "tenir" cette classe multiethnique et multiconfessionnelle, elle se veut encourageante. [...] Là où tant d'autres enseignants auraient baissé les bras - pour ne pas parler de ceux qui auraient craqué -, Mme Gueguen persiste. [...] Et pourtant. Jour après jour, patiemment, comme si elle défaisait un à un les milliers de noeuds qui entravaient sa route, Mme Gueguen finit par convaincre ses élèves de l'intérêt du sujet. » (LM2)

- « Dans la classe de seconde à qui Anne Guéguen enseigne l'histoire et la géographie, suivre les cours est pour beaucoup une corvée. [...] Une dizaine d'élèves, souvent chahuteurs, décroche déjà. Loin de baisser les bras, leur professeur leur propose de participer au Concours national de la Résistance et de la Déportation. [...] Ariane Ascaride, formidable, incarne leur enseignante, singulière alchimie d'autorité et de bienveillance, d'exigence et de confiance. » (Croix)

- « Un lycée d'une zone défavorisée de Créteil où les "cailleras" jouent violemment des coudes (voire pire). [...] Pourvue d'une foi inébranlable en la pédagogie, une prof, Anne Gueguen, décide d'inscrire sa classe de seconde la plus difficile à un concours national d'Histoire. » (Échos/Positif)
- « D'un côté, une classe bariolée, insoumise, black blanc beur, un mélange explosif de toutes les religions, allant des insouciantes jusqu'à un Olivier devenu Brahim, en chemin sur la voie du fondamentalisme ; de l'autre, une professeure qui y croit sait se faire respecter, passionnée de sa matière et convaincue que l'irréversible ne l'est pas. » (Échos2)
- « Désespérés, désespérants, ils ne croient en rien et surtout pas en eux-mêmes. Seule une prof d'histoire (admirable Ariane Ascaride) refuse la fatalité et décide de révéler au reste de l'école et surtout à ces supposés délinquants et chômeurs en puissance les qualités enfouies au fond d'eux à leur insu. » (Fig4)
- « La classe ? Une seconde rassemblant des élèves de vingt-neuf origines différentes, des élèves insolents que chacun pense condamnés au chômage et à la délinquance. Mais remplis de compétences et de qualités, cachées au plus profond d'eux-mêmes, et dont ils vont progressivement prendre conscience grâce à cette enseignante. » (Point)
- « Effort de rédemption. » (Fig3) [Pour qualifier la participation des élèves au concours].
- « Elle se veut encourageante : "Il y a un monde de l'autre côté du périphérique. Et vous y avez votre place". À en juger par la tête des élèves, rien n'est moins sûr. » (LM2)
- « Contre toute attente, les adolescents en panne de repères et de structures se passionnent pour l'aventure et apprennent à (mieux) vivre ensemble. » (Échos/Positif)

[1] Après chaque citation, on trouvera entre parenthèses le titre de l'organe de presse qui a publié l'article, suivi du code renvoyant au corpus de l'ensemble des articles cités (en annexe). Ceci afin de faciliter la lecture, notamment lorsque plusieurs articles ont été publiés dans le même organe de presse. Par exemple, *Le Figaro*-Fig2 renvoie à l'article : Étienne Sorin, « Bande de filles, noir désir », *Le Figaro*, 15 mai 2014.

[2] Pour un panorama plus exhaustif, voir annexe 3a.

[3] Un excellent article que nous avons signalé, [dans notre revue de presse web](#), lors de sa publication.

[4] Même si les corpus ne sont pas tout à fait identiques, plusieurs des sources citées ici sont également citées par Régis Dubois. Nous ne pouvons au passage que conseiller la lecture de l'ouvrage du même Régis Dubois : *Les Noirs dans le cinéma français. De Joséphine Baker à Omar Sy*. Éditions LettMotif, 2016.

[5] Pour un panorama plus exhaustif, voir annexe 3b.

[6] Pour un panorama plus exhaustif, voir annexe 3c.

[7] Pour un panorama plus exhaustif, voir annexe 3d.